

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 39 (1901)  
**Heft:** 24

**Artikel:** Allemand et français  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198793>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 06.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

voisine, laquelle n'eut rien de plus pressé que de le redire à son mari.

— Il faut ouvrir l'œil, dit celui-ci; cette femme est capable de tout, surtout dans l'état où elle est.

Là-dessus — voulant mettre sa conscience à couvert — il partit pour la ville et entra chez le pharmacien. Il lui conta l'histoire de la femme au charron et le projet qu'elle avait exposé à sa bourgeoisie. L'apothicaire connaissait la Jeannette et promit d'arranger les choses.

Peu après, la mégère arrivait, saluait poliment et contait son boniment.

— Je viens rapport aux rats qui me rongent toutes mes pommes de terre et mon fromage, dans ma cave; y faudrait voir me donner un peu d'arsénique.

Le pharmacien sourit et lui remit un cornet avec un peu de farine mélangée de fine semoule.

Puis elle partit, joyeuse, roulant dans sa cervelle avinée son sinistre projet.

Pendant ce temps, le voisin se rendit auprès de David qu'il trouva à travailler dans sa boutique.

— Dis-voir, David, tu n'as pas envie de tourner l'arme à gauche pour le moment, hein?

— Moi, pas du tout... je ne suis pas tant pressé que ça; mais pourquoi cette question? As-tu un moyen d'expédier les gens dans l'autre monde? Dans ce cas, il y aurait ma coquine de femme... Ah! celle-là, si tu m'en débarrassais...

C'est que, David, tu risquerais d'être débarrassé avant elle... et, sans sa bougre de langue, tu y étais, mon David; elle veut t'empêcher, la sorcière.

Le charron était ébahie et épouvanté.

— Mais comment sais-tu tout ça?

— Elle l'a dit à ma bourgeoisie ce matin; elle avait bu et, par prudence, je suis allé avertir le pharmacien. Ce soir, elle mettra du poison dans ta soupe; mais, mange-la tout de même, ce ne sera que de la farine... Tu lui joueras ainsi un bon tour!

— N'aie pas peur et merci du service.

Le soir, David le charron monta pour souper. Il remarqua que sa femme avait un drôle d'air; elle allait et venait, ne tenait pas en place, avait un regard furtif qui ne lui était pas ordinaire.

— Ah! ah! se dit-il, elle machine son commerce! attends, ma bonne, rira bien qui rira le dernier.

Jeannette ne mit pas la soupière sur la table, comme d'habitude; mais elle apporta l'assiette sur la table, déjà remplie. Quand elle tendit la main, David vit qu'elle tremblait et y remarqua un peu de poudre blanche. Mais il ne dit rien, et, en homme qui a bravillé et qui a l'estomac solide, il l'avala sans barguigner.

Après le souper, il redescendit à l'atelier, se demandant quel bon tour il pourrait bien jouer à sa femme; car il voulait se moquer d'elle.

Une heure se passe, puis deux, il n'entendit rien; déjà il commençait à faire nuit.

Dans la cuisine, la femme allait et venait, ne tenait plus en place, impatiente de connaître les effets de l'arsenic. Enfin elle descendit.

Le charron entendant craquer l'escalier de bois, se coucha sur son établi et ne bougea plus. Les derniers rayons du jour éclairaient à peine son visage, l'atelier était en partie dans l'ombre.

Elle entra et le voyant étendu sans mouvement, elle s'approcha et le tira par un bras.

— David, David, tu dors!... Allons, réveille-

toi; a-t-on jamais vu ces manières, dormir à plat ventre sur l'établi?

Mais elle eut beau tirer de ci, tirer de là, l'homme ne bougea pas plus qu'un Terme.

Alors elle eut un accès de joie mêlée d'une grande terreur. Il fallait cacher le crime, coute que coute, et faire croire au suicide, car elle ne se souvenait plus qu'elle avait parlé de son projet à la femme à Constant.

Soudain elle aperçut un trou au plafond, au-dessus de l'établi; elle y fit passer une corde et passa un nœud coulant au cou de son homme. Puis elle monta pour la tirer. Pendant ce temps, David sortit sa tête du nœud et y attacha le banc-d'âne. Bientôt il entendit remuer au-dessus de l'atelier, la corde grinça et le banc-d'âne se balança à un mètre du sol.

Le charron se frotta les mains. Il vit sa femme courir au village, pleurant à perdre l'âme, criant, s'arrachant les cheveux, disant que son pauvre mari s'était pendu dans son atelier.

Le voisin avait causé et bientôt tout le village fut assemblé devant la boutique à David; on riait à l'avance de la farce du charron qui passait pour un rusé compère.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de la Jeannette, lorsqu'en approchant, elle vit de la lumière et son homme qui poussait tranquillement son rabot, tandis que le banc-d'âne se balançait au-dessus de l'établi.

Ce fut un éclat de rire général. Le syndic, s'approchant de Jeannette qui était rageuse, lui dit en goguenardant:

« Alors, c'est ce que vous avez pris pour votre mari?... Mais, Jeannette, vous voyez les singes!... »

Elle s'esquiva en répliquant: « Pour sûr que je les vois, les singes, puisque je vous vois!... »

L'histoire fit fortune, et la pauvre Jeannette, pour supporter sa honte, but tant et si bien, qu'elle mourut.

Et Jean-Louis Pahud plia le *Conteur vaudois* et se dit en manière de conclusion:

« Tout de même, je ferai peut-être mieux de rester comme je suis. »

CH.-GAB. MARGOT.

#### Allemand et français.

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un pasteur vaudois, d'un grand mérite et dont le nom appartient à l'histoire de notre canton, se trouvait à Berne en qualité de pasteur français. Il était là depuis treize ans, et, pendant ce temps, il n'avait pas voulu ou pu apprendre l'allemand et n'avait à sa disposition que quelques mots retenus au hasard, au moyen desquels il se tirait d'affaire comme il pouvait.

Un jour donc, avant de quitter Berne, il alla faire une visite d'adieu à quelque patricien qui demeurait aux environs de la capitale. Embarrassé sur le chemin à prendre, il aborde un paysan qui se trouvait là et essaye de demander en allemand de quel côté il doit se diriger. Voyant son embarras, le paysan lui dit:

« Oh! mossieu. Il ne faut pas vous tonner tant de peine pour me demander ça; che feux pien gomprendre en vrançais. »

Là-dessus, la conversation s'engage et notre pasteur s'étonne de voir que son interlocuteur parle facilement le français; il lui demande où il l'a appris.

« Est-ce que je n'ai pas été treize mois karson t'écuérie à Morges, » lui répond le Bernois.

— Comment, c'est en treize mois que vous avez appris le français?... Voici treize ans que je suis à Berne, et je n'ai pas encore pu apprendre l'allemand.

Notre paysan regarde le *welsche*, et, avec le mouvement d'épaules que vous connaissez:

« Oh! alors, il faut que vous soyiez bougrement pête! »

Le pasteur se le tint pour dit.

#### Le culte des fleurs.

Mai et juin sont les mois des fleurs. Mai fleurit les jardins, les prés et les bois; juin fleurit les hauts pâturages. A la fin de juin, quand, de ses plus chauds rayons, le soleil caresse notre terre, tout là-haut, sur la montagne, la soldanelle, fraîchement éclosée, sourit au glacier, son voisin. Du perce-neige et de la primevère, qui, au premier tressaillement du printemps, écartent timidement le linceul de l'hiver, jusqu'à la soldanelle, fille de l'été, c'est une symphonie immense où chaque fleur, à son tour, vient donner sa note. Poème merveilleux, qui réjouit nos yeux et nos cœurs.

Plus heureuse que les autres dieux de l'Olympe païenne, dit Pontarmé, un chroniqueur du *Petit Parisien*, Flore a vu le culte que lui avaient voué ses fidèles, aux temps heureux de la douce mythologie grecque, garder toute sa splendeur au cœur des hommes.

Les rites poétiques qui réglaient ses fêtes n'ont point tous disparu. De très vieilles coutumes, que l'on croyait à jamais oubliées, ont revu le jour, et c'est ainsi que nos jeunes femmes et nos jeunes gens, restaurant les belles cérémonies athéniannes, organisent des fêtes de fleurs.

Les voluptueux qu'étaient les Grecs, comme les conquérants que furent les Romains, unissaient dans un même amour des fleurs leurs pensées ennemis.

Les vins qu'ils buvaient dans des cratères d'or ou d'ivoire, ils les semaient de feuilles de roses. Flore voyait ses temples s'élever aussi bien dans la campagne romaine que dans les champs grecs, et ici, tout comme là, les jeunes filles sur la pierre des autels jonchée de fleurs apportaient, en chantant des hymnes, les ramiers et le miel, car le culte de la douce déesse se confondait dans ses manifestations extérieures avec celui de Vénus, mère des amours.

Les Orientaux, artistes raffinés, ont de tous temps célébré les fleurs avec une dévotion toute particulière.

Les Japonais, entre autres, ont conservé la gracieuse coutume de soigner la venue du printemps lorsque les cerisiers, qui abondent sur la terre du Soleil-Levant, sont en pleine floraison.

Les soieries les plus rares, les broderies, les armes les plus précieuses, les parures les plus riches sont sorties ce jour-là des épais coffres en bois de camphrier laqués de rouge, de noir et d'or. L'empereur lui-même revêt à cette occasion les sept robes consacrées, et l'impératrice arbore sa tunique jaune des grandes réjouissances.

A l'heure où le soleil s'enfonce dans la mer, le cortège impérial se met en marche. On gagne le sommet de la plus haute colline. Là, l'empereur descend de sa couche somptueuse.

Imité par tous ses suivants, il se prosterne, adore le soleil et lorsqu'il a magnifié de ses gestes rituels l'astre divin qui meurt dans la splendeur du soir, les poètes impériaux s'avancent. Ils chantent les poésies par quoi l'on célèbre là-bas le retour du renouveau; la foule, en choeur, reprend les versets; après quoi, la fête aux lanternes commence et déroule les capricieux méandres de ses longues files de promeneurs, sous les arbres odorants qui laissent tomber lentement, sur les costumes éclatants et les soieries merveilleuses, la neige rosée de leurs pétales...

En Europe, une jolie coutume du moyen-âge s'est transmise jusqu'à nous, car il n'y a pas bien longtemps — une cinquantaine d'années au plus — qu'elle est tombée en désuétude: c'est la fête du Mai-Fleur. Bien détournée d'ailleurs de sa première signification, la fête du Mai n'était pas autre chose, au moyen-âge, que la vieille fête de Flore arrangée selon les besoins du culte par les prêtres catholiques qui avaient asservi la Gaule.

Consacrées, les fleurs ornèrent les reposoirs, jonchèrent les routes, tapissèrent les portes des maisons, s'assemblèrent en gerbes aux mains des jeunes filles; on en couronna les vierges, on planta un arbre en fleur devant la maison des fiancées; le vieux symbole du monde païen, qui voyait de la